

A propos du dimanche du pardon ...

Un fidèle lecteur de ces chroniques, et par ailleurs en conflit avec une personne de sa paroisse, m'écrivait, peu de temps avant le « dimanche du pardon » : « *Eh bien, cette année au moins, la formule rituelle et toute formelle : « Pardonne-moi et prie pour moi » aura du sens !* » Je mets cette phrase sur le compte du mal-être éprouvé par mon lecteur, car la « *formule rituelle* » dont parle ce correspondant n'a rien de formelle, rien de superficielle, comme nous le verrons. Il est toutefois facile de comprendre qu'une demande de pardon ait un écho particulier chez des personnes qui se sont fait du mal. C'est là, d'ailleurs, le type de situation pouvant faire cheminer vers une démarche de pardon.

Car le pardon, soit que je le demande, soit que je le reçoive, n'a rien de primesautier, d'irréfléchi. Il n'a de crédibilité que par les combats, les alternances épuisantes de colères, de désespérances et d'abandons qui l'ont, peu à peu, rendu possible. Le pardon ne relève pas d'un impératif moral ou pire encore, d'une attitude volontariste : « *Il faut passer l'éponge* » comme le dit une expression familière ! On n'entre pas dans un chemin de pardon en claquant des doigts ! Il faut du temps pour que je puisse pardonner. La cause occasionnelle du besoin de pardonner et d'être pardonné procède bien souvent du souci de ne plus souffrir et de ne plus faire souffrir. C'est cet épuisement douloureux qui permet au fils prodigue de faire demi-tour, de se relever pour rejoindre son père ... Sauf à être pervers, s'installer dans la colère, dans le ressentiment et dans l'accusation finit par exténuer. Et puis, une fois passée la tornade provoquée par quelque mensonge, ou une humiliation, ou une trahison, une fois épuisés les effets « cathartiques » de la colère, il n'est guère possible de s'installer dans cette forme de mauvaise foi qui me ferait transformer la personne à qui j'avais fait confiance en une incarnation du mal ! La colère est si invasive, si apte à faire sans cesse ressasser les mêmes images, les mêmes paroles qu'elle finit par lasser. La personne blessée va éprouver le besoin de marquer une pause. Comme l'écrit Lytta Basset : « *Prendre soin de la blessure suppose : s'arrêter, se mettre en retrait, être attentif à son intériorité. L'animal blessé ne se met-il pas à l'abri au fond de la forêt pour lécher ses plaies ?* »¹

Lorsque sourd, au plus profond de soi, le désir de devenir capable de pardonner, le besoin profond d'une réconciliation, et avec soi-même et avec la personne tierce, cela malmène si fortement le « *cinéma intérieur* » de mes passions, qu'il peut être judicieux de choisir d'être accompagné, dans cette

¹ Lytta Basset *Au-delà du pardon*. Paris. Presses de la Renaissance, 2006. P 76

anamnèse, par un thérapeute et analyste chrétien, qui ne fonctionnera pas à grands coups de « *Il faut* » incantatoires. Rappelons que « psychologie » signifie, étymologiquement, connaissance de l'âme, savoir sur l'âme. Une thérapie, conduite avec tact et discernement, aura de bonnes chances de se révéler bénéfique, ne serait-ce qu'en permettant à la personne affligée de *proférer*, de mettre comme devant elle, des souffrances d'autant plus nocives qu'elle peinait jusqu'alors à les nommer et à les voir, ou souvent refusait, de façon pathétique et phobique, à en admettre la présence et la force, et fuyait tout cela en barbotant dans les mille ruses du déni. Lytta Basset a raison d'écrire : « *En mettant des mots sur ce que je ressens (...) j'apprivoise et j'humanise cette « masse nuageuse », ce brouillard informe qui menaçait de m'engloutir* ». ² L'éphata, le « *Ouvre-toi* », adressé par le Christ à l'homme sourd et bègue ³ peut aussi s'accomplir à l'intérieur d'une thérapie. L'Esprit-Saint ne prend certes pas ses quartiers dans les cabinets des thérapeutes mais il ne les fuit pas non plus. Il souffle là où Il le veut, et ainsi qu'Il le veut. ⁴ A sa place, à son rang, une thérapie peut faciliter le pardon et affermir ma capacité d'aimer. Lytta Basset nous donne le témoignage d'une personne qui, pendant des années, ne voulut rien entendre du bruit de souffrances vécues par elle au sortir de son enfance. Ce déni l'avait conduite à « faire le vide » autour d'elle : « *Il ne fallait pas qu'on m'approche de trop près, je l'aurais vécu comme une intrusion intolérable.* » ⁵ Pour l'auteur de cette chronique, il ne fait aucun doute que l'aide, le mieux-vivre apportés par des soins analytiques s'observe et se constate, à condition qu'elle soit entreprise au moment opportun. Un chrétien n'a pas plus à se défier d'elles, lorsqu'elles sont bien conduites, que des apports de la chirurgie ou de la médecine générale. Bien sûr, toute la démarche, dans ces thérapies, s'inscrit dans ce que je nommerai, faute de mieux, une « horizontalité » : j'entends par là une attention presque exclusive au jeu de nos passions, à la dialectique de l'image de l'autre et de celle de soi, aux jeux des pouvoirs et des emprises qui se sont manifestés en moi. En revanche, les forces qui s'embusquent dans ces faiblesses et ces maladies de notre âme, les puissances qui nous malmènent en multipliant leurs roueries ne seront pas nécessairement reconnues, bien qu'elles puissent l'être aussi. Dans ces démarches thérapeutiques, la force qui prévaut, sans être exclusive, est celle de l'esprit d'analyse : distinguer au sein de ce qui s'est retrouvé emmêlé, depuis fort longtemps parfois, se remémorer l'enfoui, le refoulé. Et là où prévaut l'esprit d'analyse, là prévaut aussi comme une sorte de logique de dispersion, de fragmentation, de dissociation : cela *peut* faciliter un jeu de notre *ego* et donner des ailes à sa manie de tout justifier. Mais, au motif que ces thérapies ne sont pas plus exemptes de risques que d'autres savoir-faire, il serait incongru de les rejeter de façon absolue et par principe. Redisons-le

² Lytta Basset Op cit. P 71

³ Mc 7, 34

⁴ Cf Jn 3, 8

⁵ Lytta Basset. Op.cit. p 50

encore : par elles aussi, un chemin de pardon, un chemin de guérison peut s'ouvrir. Et défions-nous des enfumages du Malin qui, embusqué au bord de nos routes et déguisé en quelque ange de lumière ⁶ nous persuaderait de refuser tout secours de la médecine humaine pour mettre toute notre confiance en un Dieu ... magicien ! Un tel habit pourrait se révéler trop grand pour moi et juste bon à me faire trébucher : l'illusion spirituelle reste toujours un danger. Le Diable n'a pas craint de sommer le Fils de Dieu de faire des miracles pour manifester Sa Divinité, il n'hésitera évidemment pas à nous souffler que ces médecines humaines sont bien falotes, et qu'il vaut mieux attendre de Dieu qu'Il vienne, tel un *Deus ex machina*, me sortir d'affaire...

L'Eglise va nous montrer que le pardon s'inscrit moins dans le domaine de l'éthique que dans celui, autrement profond, de l'être, de l'ontologie. Mais certains penseurs, bons connaisseurs de cette foi chrétienne qu'ils ne partageaient pas, ont su comprendre cela. Je pense à Hannah Arendt dans sa *Condition de l'homme moderne*.⁷ Elle analyse avec une profondeur inégalée les différences entre le travail, l'œuvre et l'action. L'action ne porte pas sur un matériau : l'homme d'action parvient à faire agir d'autres humains par la vertu conjuguée de sa parole et de son charisme. Mais rien n'est jamais acquis, l'action a toujours partie liée avec l'inattendu, avec l'imprévisible : rien ne peut garantir que ceux auxquels je m'adresse auront le « bon goût d'obéir encore et encore. La loi cruelle et implacable de l'action n'est autre que l'imprévisibilité et l'irréversibilité. Suite à un malentendu, à un fait divers auquel nul n'avait jamais pensé, l'improbable s'est invité parmi les faits, chamboulant les projets des candides confondant le monde de l'action avec celui d'une « gestion » au demeurant fort onirique... En quelques instants, tout peut basculer comme le sait toute personne ayant l'expérience de l'action : Ce qui est fait est fait, ce qui est dit est dit. Ce qui pouvait fort bien ne pas advenir est advenu et me broie dans le filet de je ne sais quel destin dépourvu de toute aménité. Ce qui est vrai de l'action publique l'est tout autant de mes décisions personnelles, sauf que dans le cas de ma vie privée, la *promesse* et le *pardon* viennent desserrer l'étau de l'irréversibilité. « *La rédemption possible de la situation d'irréversibilité – dans laquelle on ne peut pas défaire ce que l'on a fait, alors que l'on ne savait pas, que l'on ne pouvait pas savoir ce que l'on faisait - c'est la faculté de pardonner.* »⁸ Sans pardon ce serait notre liberté qui serait menacée : « *Si nous n'étions pardonnés, délivrés des conséquences de ce que nous avons fait, notre capacité d'agir serait comme enfermée dans un acte unique dont nous ne pourrions jamais nous relever ; nous resterions à jamais victimes de ses conséquences, pareil à l'apprenti sorcier qui, faute de formule magique, ne*

⁶ 2 Co 11, 14

⁷ Hannah Arendt *Condition de l'homme moderne* Edition française Paris Calmann-Lévy 1961 et 1983

⁸ Hannah Arendt op cit p 302

*pouvait briser le charme.*⁹ Et plus loin, l'auteur qui se réfère à Luc 17, 3-4 sur la nécessité de « pardonner » -mais le verbe grec signifie aussi délier- écrit encore : « *Il faut que l'on pardonne, que l'on laisse aller, pour que la vie puisse continuer en déliant constamment les hommes de ce qu'ils ont fait à leur insu.* »¹⁰

Le lecteur accordera, je suppose, que nous sommes en présence, dans ces développements sur le pardon, d'une méditation profonde et juste, belle préparation à ce que l'Eglise nous permet de comprendre.

On nomme le dimanche précédant le grand carême dimanche de la tyrophagie, ou du pardon ou de l'Exil d'Adam. Passons sur le premier usage, qui se contente de rappeler aux fidèles des règles d'abstinence alimentaire. L'expression « dimanche du pardon » vient, elle, de l'usage attesté à partir du XIIe siècle, de célébrer un « office du pardon. » ; cet usage s'est peu à peu codifié au Mont Athos avant de se diffuser dans l'Eglise orthodoxe, dans la tradition slave en particulier. Cet office du pardon se célèbre après les Vêpres. Sa dénomination vient à la fois de la prière d'absolution qui y est lue et du rite par lequel chacun passe devant l'higoumène, devant lequel il fait une métanie, avant de baiser l'évangile puis la main droite du prêtre, symbolisant celle du Christ. Enfin, en bon ordre, chacun passe devant chaque fidèle présent, lui demande pardon et lui souhaite un bon carême.¹¹ De cet usage, il n'est fait ni mention ni allusion dans les textes liturgiques dudit dimanche, de sorte que la dénomination la plus adéquate reste bien celle de *Dimanche de l'exil d'Adam*.

Car les textes liturgiques nous entretiennent de cet exil. Ainsi, à l'Orthros du lundi, la première ode du canon dit ceci : « *Dans la transgression j'ai suivi Adam l'ancêtre, et des délices je suis rejeté.* » et les stichères des Vêpres du samedi poursuivent : « *Le Seigneur, mon Créateur, prenant la boue de la terre, par son souffle vivifiant m'a donné la vie et m'a honoré d'être prince sur la terre de tous les êtres visibles, et des Anges un concitoyen ; mais Satan le rusé, se servant comme instrument du serpent, par un aliment m'a séduit et séparé de la gloire de Dieu.* » Nous voyons qu'avec ce dimanche de l'exil d'Adam,

⁹ Id 302-303

¹⁰ Id 306

¹¹ Cf Hiéromoine Macaire *Mystagogie du grand carême* Monastère de Simonos Petra. Mont Athos 2018 p 416

l'Eglise ne nous appelle pas à nous remémorer un événement mystique et cosmique advenu au « temps » d'Adam et Eve, événement qui appartiendrait à un passé révolu, mais elle nous invite à ne pas nous cacher l'état dans lequel nous sommes et à regarder ce que nous sommes devenus : « *Malheureux, pitoyables, pauvres, aveugles et nus.* » (Ap 3, 17) Et cela non point pour nous accabler, mais parce qu'il n'y a pas de traitement acceptable pour celui qui nierait être malade, il n'y a pas d'annonce du salut audible pour qui s'aveuglerait, en sa superbe, sur sa condition. L'Eglise nous dit combien l'histoire d'Adam est nôtre, combien elle est mienne. Nul, mieux que saint André de Crète n'a su exprimer cela, raison pour laquelle nous prions le texte de son grand canon au début et en cours de carême : « *En marchant loin de Toi, j'ai imité nos premiers parents et comme Adam je fus dépouillé de ta divine grâce et du royaume sans fin, à cause de mon péché.* »¹² Mon péché : en effet, dans la foi orthodoxe, le péché est toujours un acte personnel. La doctrine augustinienne du péché originel n'a eu, en elle, aucune incidence. Il n'y a ni faute héréditaire ni péché de nature, à la différence de ce qu'a enseigné l'évêque d'Hippone, et néanmoins, ma nature encourt les conséquences du péché d'Adam. La mort, la passibilité, la corruption constituent le « *salaire du péché* »¹³ d'Adam, et frappent désormais tous ceux qui agissent comme lui. Or, agir comme le fit Adam¹⁴, c'est exactement ce que fait chacun de nous. Comme lui, nous éloignons nos pas de ceux du Créateur. Comme Eve, nous portons intérêt aux billevesées ondulantes du serpent, comme elle encore, nous nous pâmons devant le coruscant d'un fruit mortifère. L'orgueil, la superbe, la démesure, tous ces oripeaux déployés par le « *Menteur et prince du mensonge* » lui qui « *est tueur d'hommes depuis le commencement* »¹⁵ nous ont fait chavirer dans cet exil au sein duquel nous cherchons à retrouver la saveur de la présence de Dieu. Le drame d'Adam et Eve est aussi le nôtre, puisque nous réitérons chaque jour leurs propres aveuglements.

Le mal, la souffrance, la maladie, la mort sont les suites terribles de cette catastrophe, de ce drame total, cosmique, spirituel. Dans ce joyau architectural qu'est la basilique de Notre-Dame du Port à Clermont-Ferrand, un des chapiteaux de l'hémicycle du chœur montre les effets de la désespérance, de la violence qui s'emparent d'Adam et Eve après qu'ils ont perpétré leur forfait. Adam est proche d'Eve ; mais il n'admire plus du tout en elle l'« *os de ses os et la chair de sa chair* » !¹⁶ Il l'a jetée à terre et la repousse d'un solide coup de pied tandis qu'une de ses mains lui arrache les cheveux... Les puissances ténébreuses du *dia-bolos*, de celui qui divise, fait éclater ce qui était uni, les maléfices du diviseur développent leur force de malfaisance. Toutefois, Celui

¹² Canon de saint André de Crète Ode 1

¹³ Rm 6, 23

¹⁴ Cf sur ces points : J. Meyendorff *Initiation à la théologie byzantine* Paris Le Cerf 1975 pp 192-198

¹⁵ Jn 8, 44

¹⁶ Gn 2, 23

qui a « *Posé une limite que les eaux ne franchiront pas, pour qu'elles ne reviennent pas couvrir la terre* »¹⁷ n'abandonne pas à leur sort ceux qui ont trahi Sa confiance. Il protégera leur nudité, sauvegardera Caïn l'assassin, mettra à part Noé et les siens. ...

Oui, ce dimanche précédant le grand carême est bien celui de l'exil d'Adam, celui de notre exil ; mais il est aussi et autant, celui du pardon. Seulement de quel pardon s'agit-il ? La cinquième ode de l'orthros du dimanche nous l'indique : « *Je pleure, l'âme abattue, et je veux ajouter des flots de larmes dans mes yeux lorsque je vois et reconnais la nudité que j'ai soufferte par suite de ma transgression* » ; et le début de l'ikos présente Adam de la façon suivante : « *Adam s'assit autrefois pour pleurer devant la porte du paradis et, la tête dans les mains, il disait : Dieu de tendresse, prends pitié de moi, pauvre pécheur !* » Ainsi, le pardon, notre demande de pardon, procède, comme l'Eglise nous l'enseigne, de la reconnaissance de notre condition de créature altérée, blessée, rendue malade consécutivement à nos choix. Cette demande s'adresse à notre Créateur, à Celui dont nous avons appris qu'Il était Père aimant.

Le pardon, dans cet office, n'est pas *d'abord* sollicité auprès de telle ou telle personne avec lesquelles j'aurais eu un différend. Nous changeons, profondément d'*ordre*, comparativement à l'approche psychologique évoquée précédemment. Nous ne cherchons plus ce qui, dans notre histoire, eu égard à des situations contingentes, à notre psychologie, à nos maladresses, à nos perfidies, peut permettre d'interpréter, à tort ou à raison, ceci ou cela. Nous sommes en présence d'un autre degré de combat, d'une autre gravité de dysfonctionnement, nous saisissons la profondeur et le bien-fondé de ce que nous dit saint Paul : « *Ce n'est pas contre des adversaires de sang et de chair que nous avons à lutter, mais contre les Principautés, contre les Puissances, contre les Régisseurs de ce monde des ténèbres.* »¹⁸ Et le combat contre ces forces-là, nous sommes incapables de le mener à bien si nous ne revêtons pas « l'armure de Dieu »,¹⁹ c'est-à-dire si l'Esprit-Saint ne vient pas combattre avec nous et en nous, si une synergie entre mon vouloir et Sa présence n'advient pas. Dans cet ordre de combat, : je n'observe que trop bien, au cœur de ma personne, une lutte implacable entre deux « lois » : « *Je me complais dans la loi de Dieu du point de vue de l'homme intérieur ; mais j'aperçois une autre loi dans mes membres, qui lutte contre la loi de ma raison et m'enchaîne à la loi du péché qui est dans mes membres.* »²⁰ Ma vie de foi prend un tour nouveau lorsqu'au plus profond de mon âme, je reconnais ma faiblesse, mon impuissance, mon incapacité - par mes seuls moyens - à devenir ce à quoi je suis appelé : devenir enfant de Dieu, membre du Corps du Christ. Au début de ce grand carême, je confesse que *je suis* pécheur. La racine d'un des mots hébreux que nous

¹⁷ Ps 103 (104), 9

¹⁸ Ph 6, 12

¹⁹ Ph 6, 11

²⁰ Rm 7, 23

traduisons par *péché* évoque l'image d'un archer qui rate sa cible, échoue, se montre incapable d'atteindre son but... Eh bien, c'est cela même dont je fais l'expérience ! Un tel aveu ne procède aucunement de quelque humeur mélancolique ou de je ne sais quelles affres dépressives ; non, il s'impose par suite d'un regard lucide, d'un constat posé sur ma vie.

L'attitude salutaire devant une telle reconnaissance ce sera la *métanoïa* (*meta/noia*), le repentir. Se repentir : c'est l'exhortation première que le prodrome nous adresse ²¹ : se mettre devant Dieu, Lui confesser mes péchés, accueillir Son pardon. « *Dans la transgression j'ai suivi Adam l'ancêtre, Et des délices je suis rejeté, malheureux. Je m'incline devant Toi, Dans le repentir et les larmes, Seigneur, sauve-moi.* »²² C'est cela la repentance ! Me mettre devant Dieu, me laisser bouleverser par Sa présence, par le silence habité de Sa Parole. Entendre Son invitation : « *Choisis la vie, pour que tu vives.* »²³ « *Je suis la résurrection. (...) Quiconque vit et croit en Moi ne mourra jamais.* »²⁴ Se repentir, c'est entendre la Parole qui vient « d'un Ailleurs », d'un « En-haut », qui croise mon horizon d'ici-bas et l'ouvre à une toute autre perspective. Se repentir, c'est « *Rentrer en soi-même* » comme le fit le fils prodigue²⁵ non point pour se morfondre en une stérile introspection narcissique, mais pour repartir, pour se relever, pour entrer dans le chemin du pardon, c'est-à-dire celui de la Vie et de la Joie. Le drame d'Adam, notre drame, ne relève pas de la psychologie, ni de ma personnalité, ni même de l'éthique : il procède d'une cassure, d'une dissociation au sein de la création ; il est de l'ordre de l'être, de l'ontologie.

L'occasion de ma repentance peut relever d'événements fort divers et qui ne sont pas nécessairement flatteurs – après tout, ce sont le désarroi, la faim et la honte de se retrouver dans un rang social inférieur à celui des domestiques qui mettent en route le fils prodigue ! L'occasion de ma repentance, ce peut être la trahison, le mépris et toute sorte de situation humiliant mon âme jusqu'à terre et me faisant habiter dans les ténèbres.²⁶ et cette repentance portera ses fruits en me conduisant jusqu'au seuil de l'amertume roborative de l'humilité.

Mais le « *Pardonne-moi et prie pour moi* » du dimanche du pardon ne trouve pas sa raison d'être dans les aléas contingents de mon idiosyncrasie, il ne s'adresse pas davantage à l'idiosyncrasie de la personne devant laquelle je m'incline. Bien sûr, parce que je ne suis pas capable - eu égard à mon asthénie

²¹ Mt 3, 2

²² Orthros du lundi de la semaine de la tyrophagie

²³ Dt 30, 19

²⁴ Jn 11, 25-26

²⁵ Lc 15, 17

²⁶ Ps 142 (143), 3

spirituelle, à mes langueurs ascétiques, à la pétulance de mes colères et de ma superbe – de dissocier ma condition ontologique de pécheur de ma situation singulière, personnelle (et certes dans ma personne singulière s'exprime *aussi* la condition ontologique générale de pécheur !), pour cela donc si je suis en conflit avec un de ces frères ou une de ces sœurs devant lesquels j'effectue une métanie, ces deux aspects vont interférer et s'entremêler. Mais si cela servait d'alibi pour les confondre, si cela conduisait à penser que demander pardon n'a pas de sens devant quelqu'un avec qui je n'ai pas de contentieux particulier, voire avec qui je m'entends fort bien, alors il deviendrait impossible de saisir la signification profonde de l'office du pardon.

La signification de cette demande communautaire de pardon est, elle aussi, d'ordre ontologique. Pour deux raisons : la première a déjà été mise en lumière : il s'agit de cette réitération obstinée par nos actes, nos pensées et notre cœur de la révolte de nos premiers parents. La seconde raison vient de notre fascination peccamineuse pour les mille et une roueries qu'enfante, sans se lasser, le ventre prolifique et immodeste de notre *ego*, de notre *volonté propre*. Chacune de ces cautèles non seulement nous fourvoie deux fois, et par la vigueur des illusions engendrées et par notre manie de les justifier, mais elles constituent chacune autant de forces centripètes qui lèsent l'unité du Corps du Christ qu'est l'Eglise, présente en plénitude dans une assemblée. En effet, si nos asthénies et nos errements montrent, redisons-le une dernière fois, combien nous nous complaisons à nous conformer au choix de nos premiers parents, nous savons aussi, dans notre foi, que la puissance accablante, la virulence obstinée des suites de la faute de ces premiers parents a été mise à terre par l'Incarnation, la Passion librement consentie et le Tombeau vide. Dieu s'est fait homme, l'Un de la Sainte Trinité est venu librement s'incarner, non seulement pour que nous soyons sauvés de notre « chute » mais, bien plus encore, pour que nous puissions « devenir Dieu », comme ont su le dire un saint Irénée de Lyon ou un saint Athanase. Le seul sens, la seule raison d'être de notre condition c'est notre déification, et c'est à cette finalité que résiste le vieil homme qui est en moi.

Avec l'Incarnation de l'Un de la Sainte Trinité, nous ne sommes plus appelés à vivre *auprès* de Dieu, comme s'étaient contenté de le faire Adam et Eve, mais *en* Christ, nous sommes appelés à faire Corps avec Lui. Devenir membre du *Corps du Christ* : la pire incompréhension consisterait à voir dans cette expression une figure de style, une métaphore. Il ne s'agit nullement d'une image, mais d'une réalité mystique ! La condition *sine qua non* de la vie chrétienne est de *demeurer* en Christ, de *demeurer* en Son amour.²⁷ Cette réalité mystique du Corps du Christ donne, elle seule, le sens de l'office du dimanche du pardon : elle en est la clef. Mieux je « comprends » cette réalité du Corps du

²⁷ Jn 15

Christ, bien moins par mon intelligence que par l'action de l'Esprit-Saint²⁸, plus je saisis la nécessité de demander pardon à chacun de mes frères. Je sens combien mes faiblesses et mes manquements nuisent à ce Corps du Christ dont, en mon indignité, je suis membre, je sens combien je parviendrais à l'affaiblir de façon irréversible, si le Christ n'en était la tête.²⁹ Me laisser greffer au Corps du Christ est un combat devant lequel je me dérobe. Mon baptême, par lequel j'ai été uni au Corps du Christ, ne m'a pas été donné pour me garantir une jolie croisière sur des flots calmes. Le Christ ne recherche pas des consommateurs, Il nous invite à Le recevoir pour *devenir* enfants de Dieu.³⁰ *Devenir* enfant de Dieu ne relève donc pas de la magie, mais de la *synergie* entre ce qui a été rendu possible par la miséricorde divine et mes propres efforts pour me laisser transformer, pétrir, transfigurer par Dieu. Seulement, ma résistance est telle, l'obstruction obstinée que j'oppose à la bonne santé du Corps du Christ est si grande, que je ne puis que demander pardon et au Christ et à mes frères d'affaiblir ce Corps dont je suis pourtant membre. Voilà la raison d'être de nos métanies pendant cet office du pardon.

Ces prosternations ne suffisent évidemment pas, elles relèveraient même du blasphème si elles ne s'accompagnaient d'aucune intention de collaborer davantage à ce dessein de Dieu, qui veut m'unir à Lui. Le grand carême n'est rien d'autre que ce temps joyeux durant lequel nous faisons tout pour « *Nous hâter noblement vers la sainte Résurrection.* »³¹ Et pour ce faire, le grand combat, qui est aussi celui de notre existence terrestre tout entière, « *la Grande Science* » comme saint Silouane le nomme, est celui de l'humilité : « *Pour vaincre l'amour-propre, il est absolument nécessaire de constamment s'humilier. C'est une grande science et l'on n'arrive pas rapidement à la posséder. (...) Il faut se condamner soi-même, mais ne pas désespérer de la miséricorde et de l'amour de Dieu. Il faut acquérir un esprit humble (...). Mais dans cette pratique, il faut connaître ses propres limites afin de ne pas écraser son âme.* »³²

Il m'est radicalement *impossible* de vivre en Christ, de me laisser enter en Lui si je ne me laisse pas pétrir d'humilité, ce qui implique *aussi*, de terribles moments d'humiliation. Ces expériences-là n'ont pas le moindre lien avec quelque pathologie masochiste, même si, bien entendu, l'humilité *aussi* a ses contrefaçons ! Il reste que l'humilité, dans le combat de la foi chrétienne, a moins son fondement dans une exigence éthique que dans la kénose par laquelle

²⁸ Cf saint Silouane : « *Ce qui est au Ciel est connu par le Saint-Esprit, ce qui est sur terre par l'intelligence ; mais celui qui cherche à connaître Dieu avec son intelligence (...) est dans l'illusion, car Dieu ne peut être vraiment connu que par le Saint-Esprit* ». In : Archimandrite Sophrony. Op.cit. p 402

²⁹ Col 1, 18

³⁰ Jn 1, 12

³¹ Orthros du lundi de la première semaine. *Cathisme III*, t. 2

³² In : Archimandrite Sophrony op. cit. p 396

l'Un de la Sainte Trinité est venu nous sauver. Le fondement de l'humilité n'est autre que la Kénose divine, que ce dépouillement dans lequel le *Pantocrator* S'est fait semblable aux hommes, S'est abaissé en devenant obéissant jusqu'à la mort sur une croix.³³ Ainsi que l'écrit de façon admirable saint Isaac le Syrien « *L'humilité est le vêtement de la Divinité. En effet, en s'incarnant, le Verbe l'a revêtue, et par elle, Il a vécu avec nous dans notre corps.* » (...) *C'est pourquoi quiconque s'est couvert de ce vêtement sous lequel le Créateur est apparu lorsqu'il s'est revêtu d'un corps a revêtu le Christ lui-même.* »³⁴ Dieu a choisi cette kénose, il a choisi – et avec quelle radicalité !- l'humilité pour devenir, en Christ, homme. Par conséquent, seule l'expérience de l'humilité peut nous permettre, à nous aussi, et grâce à l'action de l'Esprit-Saint, de vivre en Christ, d'accomplir notre destinée, qui n'est autre que la déification.

Nous ne pouvons nous laisser déifier qu'en nous « vidant » à notre tour, de ce que nous pensions être des richesses. C'est la parabole du jeune homme riche : il n'y a aucun chemin de conversion qui ne passe par la Croix, elle est le seul passage pour la résurrection. La nécessité de cette kénose fait qu'en ses exigences, la foi exclut le compromis, les accommodements. Pour vivre en Christ, pour répondre à Son amour, je ne peux pas me bricoler mes petits arrangements. Le prophète Elie dirait que je ne puis pas « *Clocher des deux jarrets* »³⁵ un pour le Christ et l'autre pour le Monde et ses idoles ! Seul Jésus-Christ est Voie, Vérité et Vie ;³⁶ avoir peur de la radicalité de cette confession reviendrait à avoir honte de Lui.

Mais autre est ce que, de tout mon cœur, je confesse, autre ce que je parviens à vivre ! Si je vivais pleinement en Christ, si je me vidais de toute volonté propre, alors je ne craindrais rien, parce qu'Il est avec nous jusqu'à la fin du temps,³⁷ et que pas un seul cheveu ne tombe de ma tête sans qu'Il soit là ; je ne craindrais ni mes adversaires, ni les persécutions.³⁸ Tous les saints ont su nous rappeler cela, aussi bien, pour ne citer qu'eux, Jean Chrysostome dans sa septième lettre à Olympias que Nicolas de Jitcha et d'Ochrid lorsqu'il écrit : « *La tempête est une dure épreuve. Elle est encore plus pénible dans l'âme. Mais sans la tempête, ni la mer ni l'âme ne peuvent être purifiées.* »³⁹ Tempêtes et épreuves sont inévitables, nécessaires, salutaires. Seulement, gardons-nous de l'illusion spirituelle, cette fille de notre orgueil. Ce n'est pas nous qui choisissons les épreuves ! Ne rêvassons pas de quelques combats épiques qui, peut-être, nous écraseraient ! Le Seigneur proportionne les épreuves qu'Il

³³ Ph 2, 7-8

³⁴ Saint Isaac le Syrien *Discours ascétiques* 20, 1-3

³⁵ 1 R, 18, 21

³⁶ Jn 14, 6

³⁷ Mt 28, 20

³⁸ Lc 21, 16-18

³⁹ Saint Nicolas Vélimirovitch *Cassienne* Lausanne 2003 p. 46

permet à nos capacités, Il ne permet pas que nous soyons tentés au-delà de nos forces.⁴⁰ De toute façon, des temps d'épreuve adviendront, qu'ils prennent la forme d'un échec dans nos projets, d'une maladie, d'une trahison, du mépris. ... Ces épreuves ont été permises, et peuvent devenir une médecine en nous faisant comprendre, en notre for intérieur, combien nos tourments sont *aussi* le fruit de notre orgueil : « *Humilie-toi*, nous dit saint Silouane, *et tu verras que tes épreuves se changent en repos.* »⁴¹ Ma foi m'appelle à une kénose, à un dépouillement total et ... impossible à vivre, en une telle radicalité ! Cette impossibilité de vivre comme je voudrais le faire : voilà la raison de ma repentance, la cause ultime de mon chemin de pardon ; en revanche, elle ne justifie aucune désespérance : « *Ce qui est impossible pour les hommes est possible pour Dieu.* »⁴²

Parce que le temps du Grand Carême est tout entier orienté vers la joie de Pâques, cette joie du Christ ressuscité, parce que dans le tombeau vide Sa mort a vaincu la mort, parce que par Sa Kénose, Il a fait que nous puissions faire corps avec Lui, parce qu'enfin Il nous invite à coopérer à ce Salut, à cette déification qu'Il nous offre : pour tout cela, Il nous invite à nous dépouiller du vieil homme et à clouer ce dernier sur *notre* croix. Il nous convie à crucifier notre *ego*, notre volonté propre, notre superbe afin que Lui puisse venir chez nous et que nous puissions vivre de Son amour. C'est cela la raison d'être du repentir. Et notre kénose à nous passe par l'humilité dont le pardon est le mystagogue. Nous tous qui dans le Christ avons été baptisés, nous avons revêtu le Christ,⁴³ et saint Isaac le Syrien, nous l'avons vu, nous enseigne que nous revêtons le Christ en nous couvrant du vêtement de l'humilité.⁴⁴ C'est l'humilité qui ouvre les yeux de mon âme sur l'infinité de mes faiblesses, et voilà pourquoi je m'incline devant mes frères ; c'est elle qui ouvre mon cœur pour qu'il devienne comme celui de ce Père qui chaque jour, espérait le retour de son fils prodigue et serre ce dernier dans ses bras, sans le moindre reproche, après qu'il l'a retrouvé. Rabaissons donc le caquet du Malin, clouons cette jactance par laquelle il nous presse de juger notre frère. Tournons-lui le dos, cheminons plutôt en compagnie de saint Silouane pour l'entendre nous dire : « *Sois dans la crainte de blesser ton frère ; ne le juge pas, ne le peine pas, même par l'expression de ton visage, et alors le Saint-Esprit t'aimera et t'aidera en tout.* »⁴⁵ Oui, que notre cœur puisse dire à chacun, y compris, le cas échéant, à ceux qui nous ont fait du mal,

⁴⁰ 1 Co 10, 13.

⁴¹ Archimandrite Sophrony op. cit. p 285

⁴² Lc 18, 27

⁴³ Gal 3, 27

⁴⁴ *Discours ascétiques* 20, 3

⁴⁵ Archimandrite Sophrony op. cit. p 275

et après avoir fait taire toutes les perfidies et radotages du Malin qui chercheraient à cancaner en nous : « *Pardonne-moi et prie pour moi !* »